

Felicia Kingsley

AMOUR,
CHIANTI
ET TUTTI QUANTI



FELICIA KINGSLEY

AMOUR, CHIANTI ET TUTTI QUANTI

Belvedere in Chianti, petit village des collines toscanes où abondent oliviers et vignes, mais où les célibataires se font rares, est en émoi : Charles Bingley, petit-fils du défunt comte Ricasoli, arrive d'Angleterre pour prendre possession du domaine viticole Le Giuggiole.

La nouvelle a déclenché une véritable frénésie chez les belles-mères potentielles, prêtes à tout pour présenter leurs filles à Charles ou à son ami Michael D'Arcy, tout aussi charmant, riche et célibataire.

Seule Elisa, amie d'enfance des deux jeunes hommes, ne s'intéresse guère à cette chasse au mari. Aujourd'hui mère célibataire, elle s'inquiète plus de l'avenir du domaine et des intentions douteuses de Charles et Michael que de sa vie amoureuse.

Quand Elisa découvre que Michael cherche à vendre le domaine à l'un de ses clients pour transformer l'exploitation viticole en terrain de golf, l'homme qu'elle considérerait comme un ami devient alors un ennemi. Mais une visite de la propriété accompagnée de chianti pourrait bien tout changer...

« UNE AUTRICE QUI SAIT DIVERTIR. »

La Repubblica

« AVEC FELICIA KINGSLEY,
LA ROMANCE S'IMPOSE PLEINEMENT. »

Corriere della Sera

Traduit de l'italien par Liliane Guillard

ISBN : 978-2-38529-565-3



9 782385 295653

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : dpcom.fr



www.editionscharleston.fr

AMOUR, CHIANTI
ET TUTTI QUANTI

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le Carnet de Lady Rebecca, 2025

Titre original : *Non è un paese per single*

Copyright © Newton Compton editori s.r.l., 2022

Cette édition est publiée en accord avec MalaTesta Lit. Ag., Milan, Italie
en collaboration avec son agent Books And More Agency #BAM, Paris,
France.

Tous droits réservés.

Traduit de l'italien par Liliane Guillard

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-565-3

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Felicia Kingsley

AMOUR, CHIANTI
ET TUTTI QUANTI

Roman

*Traduit de l'italien
par Liliane Guillard*



*« Il n'y a rien de tel qu'un beau mariage
pour stimuler les affaires. »*

Son Altesse Royale, la Reine mère Elizabeth
Bowes-Lyon

*« Je ne prête guère attention, dit Mme Grant,
à ce que disent les jeunes gens du mariage. S'ils professent
de l'aversion à son égard, je me borne à penser qu'ils n'ont
pas encore rencontré la personne qu'il leur fallait. »*

*Le docteur Grant félicita en riant Mlle Crawford
de ne point partager elle-même cette aversion.*

*« Eh oui, et je n'en ai pas du tout honte. J'aimerais que tout
le monde se marie, pourvu que ce soit fait convenablement.*

*Je n'aime pas voir que l'on se marie avec quelqu'un
d'indigne de soi ; mais tout le monde devrait se marier dès
qu'un beau parti se présente. »*

Jane Austen, *Mansfield Park*¹

1. Éditions 10/18, traduit de l'anglais par Denise Getzler.

PROLOGUE

Elisa

UNE CROYANCE UNIVERSELLEMENT partagée veut qu'un homme célibataire détenteur d'une grande fortune doive être en quête d'une épouse.

Nous ne sommes pas dans le Hertfordshire et nous ne sommes pas en 1812 : Belvedere in Chianti est un petit village de 3 200 habitants à la frontière entre les provinces de Florence et de Sienne, et nous sommes au XXI^e siècle.

C'est du moins ce que dit le calendrier, mais certaines discussions en feraient douter.

Comme celle que l'on peut entendre à l'instant à la boulangerie, bondée de femmes au foyer comme chaque matin, et dans laquelle, bien malgré elle, Elisa Benetti se retrouve embarquée.

— Quand arrive-t-il ? interroge Fiorella.

— Quel âge a-t-il ? renchérit Viola.

— Il faut que je prévienne Sara, s'écrie Angela en sortant si vite qu'elle manque nous renverser, ma mère et moi. Pardonnez-moi, je ne vous avais pas vues !

— Bonjour Pietro, puis-je avoir mes deux pains, comme d'habitude, s'il te plaît ? demande ma mère au boulanger, qui observe les bavardages avec amusement. Et alors, qui va donc arriver ? Le nouveau curé ?

Elle est comme les autres et veut être au courant des dernières nouvelles.

Dans un petit village où il ne se passe jamais rien, un tel événement pourrait faire jaser pendant des jours.

— Mais de quel curé parles-tu ? Depuis que la petite-fille de Caterina a attrapé le dernier, le diocèse se garde bien de nous envoyer un prêtre de moins de cinquante ans ! Le prochain qui viendra s'occuper de notre paroisse n'aura pas besoin d'une femme de ménage mais d'une aide-soignante !

À Belvedere, aucun célibataire n'est à l'abri, pas même ceux qui portent la soutane. Ici, les possibilités se résument à une poignée de célibataires n'ayant pas atteint l'âge de la retraite et rien n'est sacré : les mères, les grands-mères, les tantes et les filles ont des radars de précision pour détecter le moindre mari potentiel à des kilomètres à la ronde. Et la mienne ne fait pas exception à la règle.

Don Marzio, fraîchement sorti du séminaire, a tenu quatre mois : Greta, la petite fille de Caterina, lui a fait du charme à coups de *pappardelle* au sanglier et l'a épousé.

— De qui s'agit-il alors ? Quelqu'un d'important ? persévère ma mère, intriguée.

Qu'est-ce qui m'a pris de lui proposer de rapporter les courses sur ma Vespa !

— Mais comment ?! s'exclame Viola. Comment, *toi*, tu n'es pas au courant ? Gianni, le notaire, est parti chercher le neveu de Ricasoli, qui doit hériter du domaine !

Ah voilà pourquoi elle pensait que nous serions dans la confiance : nous vivons et travaillons au domaine, Les Giuggiole. Le comte Umberto Ricasoli est mort il y a un mois : une crise cardiaque l'a arraché à sa laborieuse vie d'oisiveté à l'âge de cinquante-six ans, et nous, les employés du domaine, attendons les instructions de ses héritiers, qui ne se sont pas encore manifestés.

— Je n'en savais rien, réplique ma mère, piquée au vif. Il est allé voir les Ricasoli de Poggio à Caiano ?

Le comte Umberto n'a pas eu d'enfant, Gianni recherche donc ses plus proches parents. La Toscane est pleine de Ricasoli-Guicciardi ; en matière d'héritier, il n'a que l'embarras du choix !

— Ma belle-sœur habite à Poggio et elle ne m'en a pas parlé. Peut-être qu'il est allé chez ceux de Pontassieve, suggère Giliola.

— Des Ricasoli, il y en a aussi à Pise, intervient Fiorella.

— Mieux vaut un mort à la maison qu'un Pisan à la porte¹ ! s'exclame Duccio, le pharmacien, qui a laissé son vélo sur le trottoir pour entrer dans la boulangerie. Bien le bonjour, mesdames ! De quoi s'agit-il ? Qui est ce malheureux qui nous vient de Pise ?

— Le neveu de Ricasoli, qui doit hériter des Giuggiole, et de je ne sais quel autre, explique Pietro.

1. Proverbe toscan d'origine médiévale. Les Pisans collectaient les impôts et venaient donc frapper à la porte des habitants des villes qui leur étaient soumises. Ceux d'entre eux qui avaient eu un décès récemment étaient exemptés. C'est devenu un adage courant qui fait référence aux rivalités entre provinces. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Ah, mais oui ! s'exclame Duccio. Moi, je le sais ! Fernanda, qui est la voisine de Gianni, me l'a dit quand elle est venue chercher sa pommade pour les cors.

Il y avait fort à parier que Duccio serait au courant parce que tout le monde raconte tout au pharmacien. Mais vraiment tout.

— Qui est-ce ? Qui est-ce ? s'exclame dans un même cri la meute de mères en chasse.

Ravi de l'attention soudaine qu'il suscite, Duccio se rengorge dans sa blouse blanche.

— C'est le petit-fils du vieux Lanfranco Ricasoli, celui qui vit à Londres. (Lanfranco était le père d'Umberto, qui possédait le domaine avant lui.) Le fils de sa nièce Elena !

Je suis tellement surprise par la déclaration de Duccio que je fais littéralement un bond en arrière.

— Tu veux dire Carletto ?

En fait, il s'appelle Charles : sa mère, Elena Ricasoli, avait épousé un marchand de tissus anglais, Richard Bingley. Lui et sa sœur jumelle avaient l'habitude de passer l'été dans le domaine de leur grand-oncle.

— Exactement ! confirme Duccio. Gianni est allé prendre l'avion hier à Florence.

J'essaie de tendre le bras pour attraper notre pain mais je suis assaillie par la horde des commères du Chianti.

— Mais tu le connais ? Il est beau ? me demande Giliola.

— Il est riche ? s'enquiert Fiorella.

— Il est célibataire ?

Angela, qui venait pourtant de s'en aller, est réapparue d'un coup sur le seuil, avide de détails. J'ai bien dit que les femmes de Belvedere ont un véritable radar quand il s'agit d'hommes.

— En réalité, nous ne sommes plus en contact depuis des années, dis-je pour me tirer du borbier dans lequel je me suis fourrée.

— Espérons seulement que ce ne soit pas une grande folle, sinon vous n'aurez rien à vous mettre sous la dent, mesdames ! plaisantent Piero et Duccio.

— S'il est *homosensuel*, il peut tout aussi bien rester à Londres, décrète Viola. Nous n'avons pas de temps à perdre ici.

Autant que je me souviens, Carletto n'était absolument pas « homosensuel ». En tout cas, pas il y a quinze ans.

— Mariana... (Giliola tire ma mère par la manche.) Voudrais-tu nous rendre service ? Tu nous préviens quand il arrive ?

— Vous prévenir ? (Elle fait semblant de ne pas comprendre, mais elle sait pertinemment ce qu'elles veulent.) Mais pourquoi donc ?

— Pour que nous puissions venir aux Giuggiole avec une bonne excuse, histoire de le rencontrer !

— Excellente idée, commente Fiorella. Comme ça, ma Paola pourra lui préparer des *cantucci*¹ !

Les fameux *cantucci* de Paola, plus connus sous le nom de béton armé.

— Et moi je vais lui faire préparer un *bongo*² ! lui fait écho Angela.

Et les voilà toutes en mode « Prenons-le à la gorge » – s'il n'invite pas leurs filles à sortir, il risque fort de finir étranglé.

— Mais qu'allez-vous chercher là ? Nous autres, nous avons du travail, nous n'avons pas le temps pour ces bêtises... rétorque-t-elle.

1. Biscuits typiques de Toscane.

2. Terme toscan pour les profiteroles.

Si je ne m'abuse, c'est surtout qu'elle n'a aucune envie de partager avec les autres une information aussi précieuse.

— Allez, Elisa, demande à ta mère de nous rendre ce service. Mariana, ne fais pas l'égoïste ! insiste Viola.

— Je vais la convaincre, dis-je pour avoir la paix, bien consciente que, sans cela, elles ne me laisseront pas sortir d'ici.

— Merci, tu es gentille.

En sortant, Maman me prend sous le bras en me murmurant à l'oreille sur un ton sérieux :

— N'essaie même pas d'ajouter un mot. On rentre immédiatement à la maison pour tout nettoyer, même sous les meubles, préparer la chambre des maîtres, faire deux gâteaux, non, plutôt trois ! Il faut prévenir Giada, elle doit bien se coiffer... Et sa robe en dentelle, celle qui fait ressortir ses yeux, elle a besoin d'un coup de fer ! Et toi aussi, Elisa, mets-y un peu du tien, fais un effort pour une fois...

— Maman, s'il te plaît, ne commence pas toi aussi, dis-je dans un soupir.

Alors que nous sortons de la boutique, Fiorella s'approche de moi et me tend un billet de 10 euros roulé, l'air conspirateur.

— Dis-le-moi en premier, précise-t-elle avant de s'éloigner avec un clin d'œil complice.

Non, vraiment, je n'en peux plus. Ces délires matrimoniaux ne sont pas faits pour moi.

J'enfourche ma Vespa Rallye bleue sans même attacher mon casque et je démarre d'un coup. Un nuage de fumée grise sort du pot dans un crépitement, répandant dans l'air une odeur d'huile brûlée.

— Dieu du ciel ! commentent les vieux assis devant le bar de Mario tandis que ma mère s'écrie depuis le seuil de la boulangerie :

— Elisa, ce que tu peux être étourdie ! Tu as oublié le pain !

Mais hors de question que je fasse demi-tour.

Michael

— J'ESPÈRE QUE C'EST IMPORTANT pour que tu me fasses accourir du bureau comme s'il s'agissait d'une urgence absolue, dis-je en guise de bonjour à Charles, mon meilleur ami, lorsque je le rejoins aux tapis de course de la salle de sport.

— On est samedi, mon Dieu, tu ne veux pas faire une petite pause ?

— Ah, on est samedi ? dis-je, sincèrement stupéfait.

— Tu es tellement accro au boulot que tu ne sais même pas quel jour on est ?

Effectivement, j'étais convaincu qu'on était vendredi. Voilà pourquoi Penny, mon assistante, était si désagréable ce matin quand je l'ai tirée du lit à 7 heures avec une rafale de messages.

— Je devais rencontrer un nouveau client et ce ne pouvait être que ce matin.

C'est une demi-vérité. Je courtise Ernest Havisham depuis des mois et hier, il a officiellement chargé Saxton & D'Arcy de gérer son très fourni portefeuille d'investissements. Ce matin, je prenais juste un peu d'avance, même si Saxton, mon associé et père de substitution, m'a interdit formellement de rester au bureau au-delà de 21 heures. Ainsi que les week-ends. Et les jours fériés...

— Ton problème d'addiction au travail ne m'intéresse pas aujourd'hui. J'ai du nouveau !

— Ah oui ? dis-je, intrigué par son ton enthousiaste.

Charles est un homme d'habitudes, il n'aime pas voir ses plans chamboulés. Par conséquent, il déteste la nouveauté. Il n'a pas vraiment eu « du nouveau » depuis qu'on lui a enlevé les végétations en quatrième.

— Tu te souviens de mon grand-oncle Lanfranco, celui qui a une villa en Toscane ?

— Bien sûr que oui !

Les parents de Charles ont été les tuteurs légaux de mon frère et moi à la mort de nos parents, il y a vingt-neuf ans ; George et moi avons vécu chez les Bingley jusqu'à notre majorité. La mère de Charles était originaire de Florence, nous parlions couramment l'italien à la maison, nous fréquentions un collège bilingue et nous passions tous nos étés en Italie dans la villa de ce vieil oncle.

— Son fils est mort sans héritier, explique-t-il, c'est donc à moi et à ma sœur que revient le domaine.

— Tu plaisantes ?

— Hier, le notaire de Belvedere est venu m'apporter tous les documents à étudier pour la succession.

— Et tu vas l'accepter ?

Charles hausse les épaules. Voici une autre chose qu'il déteste et qu'il fait à reculons : prendre des décisions. La réponse la plus prévisible est : « Je ne sais pas. »

Je parierais mon bras droit qu'il va maintenant me demander : « Que ferais-tu si tu étais à ma place ? » Trois... deux... un...

— Que ferais-tu si tu étais à ma place ?

Je ne suis pas médium, je le connais juste comme ma poche.

— J'aurais pu parier que tu allais me renvoyer la balle, Bingley-Boggley !

— Ne m'appelle pas comme ça, nous ne sommes plus à l'école !

Bingley-Boggley, le timide Bingley, était le surnom dont l'avait affublé la prof d'éducation physique parce qu'à chaque fois qu'il fallait sauter, courir, grimper ou plonger, il était toujours le dernier à s'y coller.

— Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? Tu dois étudier la question, non ?

Coincé, il finit par lâcher :

— C'est une belle propriété et j'ai beaucoup de bons souvenirs là-bas, le problème c'est que je ne saurais pas quoi en faire. Maintenant que mon père est à la retraite, c'est moi qui représente l'entreprise : aujourd'hui je suis ici, demain à New York ou à Los Angeles... Je devrais payer une montagne d'impôts pour un endroit où je n'aurais même pas le temps d'aller. (Charles stoppe le tapis de course et pose sa main droite sur sa hanche.) J'ai un point de côté. On passe aux machines ?

Son point de côté s'explique probablement par le fait que je ne lui ai pas donné mon avis sur la question.

Nous nous installons sur les bancs et soulevons nos haltères de concert .

— J'ai répondu au notaire que je devais y réfléchir. Si je décide de refuser, je dois lui envoyer une renonciation formelle, m'explique-t-il lors d'une pause entre deux séries.

— À qui irait la propriété dans ce cas ?

— À des cousins au septième degré de Pontassieve, qui seraient plus intéressés que moi, je pense.

— Plus que moi, c'est certain, intervient une voix féminine.

Je lève les yeux et, depuis ma position allongée, je vois Caroline, la sœur jumelle de Charles, qui nous surplombe.

— Salut Caro, la salue son frère entre deux grognements. Je demandais à Michael son avis sur le domaine en Toscane.

— Très bonne idée, répond-elle. (Elle défait son chignon, laissant ses longs cheveux auburn tomber sur ses épaules.) Michael, convaincs-le de laisser tomber.

— Charles, laisse tomber, dis-je comme un perroquet.

— Je ne peux imaginer quelque chose de plus ennuyeux que la campagne, poursuit-elle. Si seulement c'était un penthouse à Nice, avec vue sur la Promenade des Anglais ! Il y a le casino, une vraie vie sociale, et avec le climat méditerranéen on pourrait en profiter toute l'année. Tu ne crois pas, Michael ? me demande-t-elle encore.

— Je préfère l'Espagne.

— Bien sûr ! s'exclame-t-elle. Il y a trop de Français en France et puis ils mettent du beurre partout. L'Espagne est la nouvelle Côte d'Azur : Benalmádena, Marbella, Estepona. Parfait pour passer ses journées au bord de la mer !

— Je préférerais voir l'arrière-pays, dis-je en me rasseyant et en m'épongeant.

— Hem, oui... l'arrière-pays, acquiesce-t-elle. Mais Michael, cet haltère est super lourd, tu dois avoir une force extraordinaire pour le soulever !

— Il ne pèse que quarante kilos, la même chose que ce que Charles soulève, fais-je remarquer.

— Oui, mais il ne s'entraîne pas comme toi.

— Nous suivons le même programme.

— Je te remercie beaucoup de l'estime que tu me portes, Caro, rétorque Charles. Toi aussi, tu sembles épuisée par ton entraînement... Ah, non ! Tu sors tout juste du spa, à en juger par ton peignoir.

— J'ai commencé par l'aquagym.

— Ce devait être éreintant.

Charles et Caroline ont une relation amour-haine. Plus haine qu'amour, à vrai dire.

— Hé, Charles ! Salut, Michael, vient nous saluer l'une des coachs.

— Bonjour, Zoe.

Le ton acide de Caroline montre qu'elle n'a pas apprécié être ignorée.

— Oh, Caroline, je ne t'avais pas vue, répond Zoe. (Celui qui blesse par l'acide périt par l'acide.) Vendredi prochain, nous organisons un cours de yoga sous les étoiles, suivi d'un massage relaxant à l'huile chaude, d'un buffet vegan et d'une dégustation d'infusions, annonce-t-elle en nous tendant un flyer, à Charles et à moi. Vous viendrez ?

— Et tu n'en as pas pour moi ? lui demande Caroline.

— Je n'ai plus d'invitations, rétorque Zoe avec un sourire acéré. La terrasse a une capacité limitée.

— Quelle coïncidence !

— Très intéressant, répond Charles.

— Intéressant, oui. (Je l'imité pour ne pas être impoli, mais ce n'est vraiment pas mon genre de soirée.) Malheureusement j'ai déjà un engagement.

— Quel dommage, commenta Zoé d'un air déçu. Tu ne peux pas le remettre à plus tard ?

On ne peut pas remettre à plus tard quelque chose qui n'existe pas.

— Un dîner de travail.

Zoe s'illumine et je comprends que je viens de me tirer une balle dans le pied.

— Un vendredi soir ? Quel stress ! Tu sais ce qui pourrait te détendre ? Du hot yoga. (Elle se penche à ma hauteur pour écrire quelque chose sur l'invitation qu'elle m'a donnée, exposant ses seins serrés dans son top.) Je donne aussi des cours privés, voici mon numéro direct. Appelle-moi quand tu veux.

Elle nous salue et me lance un clin d'œil en partant.

— Elle ne manque pas d'air, commente Caroline. Je ne supporte pas ce genre de fille.

— Quel genre de fille ? s'enquiert Charles.

Parfois, je me demande s'il est vraiment naïf ou s'il le fait exprès.

— Vulgaire, rétorque sa sœur. Mon Dieu, Michael ! Elle s'est quasiment jetée sur toi. Et vous avez vu comment elle s'habille ! Je parie qu'elle ne porte même pas de sous-vêtements sous ce short microscopique.

— Tu veux que j'aille vérifier ? je réplique, incapable de retenir la plaisanterie.

— Michael ! (Caroline me regarde d'un air scandalisé.) Ne me dis pas que c'est ton genre de fille ?

— Michael a beaucoup de genres, intervient Charles en gloussant.

— Vous savez quoi ? Vous m'ennuyez. Bonne soirée, marmonne-t-elle en faisant mine de s'en aller.

— Tiens. (Je lui tends l'invitation de Zoe.) Puisque ça avait l'air de t'intéresser, prends la mienne.

Elle la saisit d'un geste brusque et s'en va, jetant sur son passage les confettis dans la poubelle.

— Ta sœur suit toujours une thérapie pour gérer sa colère ?

— Elle ne l'a jamais commencée.

— Ça explique pourquoi je ne vois aucune amélioration.

Nous changeons de machine et enchaînons avec nos exercices pour les épaules et le dos.

— Quoi qu'il en soit, Zoe est pas mal, tu pourrais l'inviter à dîner, Michael.

Bon sang !

— Charles, tu es vraiment le dernier des romantiques. Ce que veut Zoe, ce n'est pas un dîner.

— Peut-être que, *avant*, un apéritif pourrait lui plaire, fait-il remarquer. Oh, pardon, c'est vrai que tu n'aimes pas la séduction, les préliminaires et tout ce qui pourrait faire ressembler un rendez-vous à un début de relation.

— Une relation ne fait pas partie de mes objectifs.

— Oh, et c'est pour ça que tu fréquentes deux femmes en même temps ? me taquine-t-il. Sheila et... Denise ?

— Danielle. Des yeux pour toutes, un cœur pour aucune.

C'est ma devise et, jusqu'à présent, elle fonctionne parfaitement : Sheila est masseuse dans un spa de Maida Vale, douce et serviable, avec des horaires absurdes qui l'empêchent d'avoir une vie sociale, je vais la voir quand je veux me faire dorloter ; Danielle, copilote chez British Airways, que je vois pendant ses deux jours de congé hebdomadaires pour quarante-huit heures de sexe presque ininterrompu. Que ce soit avec l'une ou l'autre, je n'ai jamais mis les pieds en dehors de leurs appartements. À l'inverse, personne ne met les pieds chez moi. Et de manière générale dans ma vie privée.

— Moi, en revanche, je commence à me sentir prêt pour le fameux « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

Le poids a failli m'échapper des mains.

— Hein ?

— Tu as très bien compris : se marier, avoir des enfants...

— Un labrador, une retraite complémentaire et une Volvo. Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Un jour, toi aussi tu te réveilleras avec ce sentiment et ce sera à moi de me moquer de toi.

— Je ne supporte pas l'idée d'une relation avec une personne incapable de me tenir tête. Je ne veux pas passer ma vie entière avec une femme qui me flatte du matin au soir pour me plaire et dont je sois le centre du monde. Si c'est pour toujours, je veux que ce soit avec quelqu'un qui n'a pas peur d'une dispute ; qui, au lieu d'être d'accord avec moi à table, est prête à argumenter pour défendre son point de vue ; un point de vue qui me donne envie de me réveiller tous les matins pour savoir de quoi il sera fait.

— Tu ne tiendrais pas une semaine avec une fille comme ça ! (Charles me regarde d'un air sceptique.) Fier comme tu es, tu ne ferais jamais le premier pas pour te réconcilier après une dispute, tu romprais avant même d'être en couple.

— C'est toujours mieux que ton anxiété générationnelle, du genre : « Tous mes anciens amis d'université se marient et ont des enfants et je suis encore là à couper les bords de mon toast. »

— Sebastian, Duke et Ashford semblent tout à fait heureux de leur vie conjugale. Même Haring va se marier ! Et quoi qu'il en soit, cela n'a rien à voir avec le fait que je me sente prêt.

— Quelle chance tu as ! dis-je pour clore le sujet.

— À ton avis, que sont devenus ceux avec qui nous passions nos étés en Toscane ? me demande-t-il à brûle-pourpoint.

— Pourquoi ?

— Comme ça. Ils avaient plus ou moins notre âge, j'aimerais savoir ce qui leur est arrivé. À Giada, par exemple.

Voilà donc où il voulait en venir !

— Si tu en es à te faire des films sur ton amour de jeunesse, c'est que tu es vraiment désespéré.

— Je ne me fais aucun film, je me suis juste souvenu des étés dans le Chianti et donc d'elle aussi. C'est tout.

Au domaine, en plus de nous quatre, il y avait aussi les enfants des employés du comte et nous formions une vraie bande de garnements.

— Je ne te croirais pas même si tu le jurais sur ta vie.

— Malgré ton cynisme, tu dois admettre que nous nous sommes toujours bien amusés là-bas. Tu te souviens d'Elisa, sa petite sœur ?

Clic.

Charles a débloqué un souvenir.

— Elisa ! dis-je avec plus d'enthousiasme que je ne le voudrais.

Elle et moi faisons la paire dans tous les plans machiavéliques, comme Tic et Tac, comme le chat et le renard¹. La nuit, nous nous glissions chez le voisin pour voler des pastèques et courir sous les arroseurs du potager, nous jouions au vétérinaire avec les poules et les lapins du domaine, nous tenions un étal pour vendre des tartes à la boue visqueuse, nous jouions à cache-cache dans la grange. Nous étions en parfaite harmonie, quand l'un pensait à quelque chose, l'autre la disait et vice versa...

— Michael ? Michael ! m'appelle Charles.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu es envoûté ou quoi ? Tu es planté là sans bouger depuis cinq minutes.

1. Référence au duo peu recommandable du *Pinocchio* de Collodi.

— Qui, moi ?

— Tu vois d'autres Michael ici ?

— Ah, euh, non...

Bon sang, oui, j'étais perdu dans mes pensées.

— Je me reposais. Pourquoi ?

— Que penses-tu que je doive faire, alors ? J'accepte ou je renonce ?

Accepter ou renoncer ? À cet instant, une décision qui, il y a encore cinq minutes, me paraissait claire comme de l'eau de roche, est désormais enveloppée de brume.

— Je... je ne sais pas.

2

Elisa

LES SOIRÉES AUX GIUGGIOLE se déroulent toutes de la même manière.

Ma mère nettoie la cuisine, astiquant même les casseroles suspendues aux poutres du plafond tandis que Donatella, la gouvernante, sirote son infusion au jasmin agrémentée d'un peu de rhum. Elle souffre de la gorge, du moins c'est ce qu'elle raconte. « J'ai des cordes vocales délicates. J'ai été mezzo-soprano. T'ai-je déjà raconté quand j'ai chanté à l'Opéra de Paris ? » Oui, au moins une vingtaine de fois.

À côté d'elle, est assise ma sœur aînée Giada ; c'est l'esthéticienne-coiffeuse-manucure-pédicure de Belvedere, et présentement, elle s'occupe des ongles de Donatella.

Linda, la petite de la maison, fait ses devoirs de vacances assise à l'une des extrémités de la longue table en chêne. Des devoirs qu'elle s'est donnés elle-même